

PRÉSENTATION AU CNAM (CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS) - PARIS à l'occasion de l'inauguration de l'Observatoire du Principe de Précaution, le 17 octobre 2007.
www.o-p-p.fr (article en ligne)

Quel type d'homme se construit sous le paradigme de précaution ?

par

Dominique Deprins

Facultés Universitaires Saint-Louis

Mise en perspective

C'est questionner l'émergence d'une nouvelle anthropologie¹ forgée par le *Principe de Précaution* : il s'agit de la question de l'homme convoqué par cette attitude particulière face à l'incertain que révèle la logique de précaution.

Le « précautionneux », si l'on s'autorise à l'appeler ainsi est l'enfant puîné de la science dont les défaillances le terrorisent. Il est pris dans les rets de l'incertain que le hasard génère : le vrai a été supplanté par le probable, comme le prophétisait déjà R. MUSIL dans son livre à jamais inachevé, *L'homme sans qualité*. Et dans une véritable rupture épistémologique, il se pourrait bien que le recours aux probabilités soit désormais moins considéré comme une stratégie de modélisation justifiée par notre connaissance imparfaite des mécanismes concernés que comme une traduction adéquate d'une réalité intrinsèquement probabiliste où la Nature jouerait le plus grand des jeux de hasard. C'est comme si le hasard et ses risques corrélatifs constituaient alors la seule vraie nature des choses. L'être semble désormais de plus en plus inintelligible : l'inflation méthodologique et l'invasion de l'évaluation, surtout quantitative, d'aujourd'hui servent-elles d'antidote contre cette inintelligibilité ? L'incertain, « ce que l'on peut redouter sans pouvoir l'évaluer² » est alors une offense faite à la raison, celle-là même par laquelle l'homme espérait plier la réalité à un ordre intelligent ; il faut bien avouer que, quelles qu'en soient les raisons, on se refuse de penser le hasard comme tel.

La logique de précaution se nourrit bien sûr d'ambivalences par rapport à la science : le constat du retour des grandes catastrophes associées aux « progrès » de cette même science fonde « la société du risque³ » dont témoigne U. BECK; celle que J-A. MILLER rebaptise volontiers « la société de la peur⁴ ». Le précautionnisme se soutient de l'illusion du risque zéro : c'est aussi et surtout dire qu'en sous-main, il y a l'illusion d'un savoir absolu comme le commente F. EWALD, d'un savoir consistant et sans reste. Et pourtant, dans un apparent paradoxe, il génère des situations de risque maximal de l'ordre d'un pari ; un tel risque semble surgir, en dernier recours, comme un mode de décision auquel on se sentirait aculé dans ce monde qui expose trop, générant peur et indécidabilité.

¹ En ce sens, F. EWALD questionnait à Bruxelles, au printemps 2005, lors de ses *Leçons sur le Principe de Précaution*, la pertinence d'une *nouvelle anthropologie du précautionneux* et, en particulier, d'une nouvelle éthique, c'est-à-dire, d'un nouveau questionnement pour tous dans sa conduite individuelle.

² F. EWALD, « Le retour du Malin Génie », p. 113.

³ U. BECK, *La Société du Risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Champs-Flammarion, (Traduction française), 2001.

⁴ J-A. MILLER, « L'ère de l'homme sans qualités », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 57, Paris, Navarin Editeur, 2004, p.78.

Parallèlement, on assiste au retour d'un discours moral qui s'apparente, à certains égards, à un discours religieux. Le discours religieux soutient-il les peurs comme son instrument de pouvoir privilégié ? Le savoir jusqu'à l'absolutisme, si cher au précautionneux, n'est précisément pas sans lien avec la peur⁵. Le réenchancement par le risque évoque la structure de pensée de la religion. Vu de là, on peut se demander si le risque ne soumettrait pas, dans un apparent paradoxe encore, à un pouvoir magique, non sans une sorte de ravissement et d'émerveillement ? Et J. ATTALI⁶ de faire récemment le constat que « cet excès de précautions donne le sentiment d'être sur un bateau qui est en train de couler tout doucement » : ne s'agirait-il pas du ravissement mélancolique que procure la jouissance de la perte ?

C'est dans ce contexte qu'il m'a semblé pertinent de développer le Pari de PASCAL⁷ comme une allégorie du Principe de Précaution afin de tenter une contribution, certes très modeste, à une compréhension du type de soi que le précautionneux se construit comme sujet.

Ce Pari, « cette prodigieuse audace⁸ », comme chacun sait, plaide en faveur de la nécessité de parier sur l'existence de Dieu, sur fond de doutes, et fonde, au XVII^e siècle, un raisonnement tout à fait nouveau. Il ne tente pas de donner une preuve quelconque de l'existence de Dieu ; l'argument de ce Pari se fonde même sur l'impossibilité d'en fournir la preuve.

Ce n'est pas tant PASCAL lui-même qui m'intéresse que les schèmes de pensée tout à fait originaux qu'il propose, tant dans le courant de cette nouvelle façon de raisonner et de calculer du XVII^e siècle qu'en rupture avec elle, d'une certaine manière. Plus précisément encore, la préoccupation prégnante chez PASCAL du hasard et de l'incertitude que ce hasard génère, rejoint celle, plus contemporaine, qui préside au Principe de Précaution à l'œuvre depuis la fin du XX^e siècle. La pensée pascalienne qui annonçait le siècle des Lumières laissait-elle déjà présager de celle du *précautionneux* dans sa *nouvelle anthropologie* contemporaine ? Voici trois arguments qui plaident en ce sens.

- D'abord, il y est question d'un « pari ». L'essence d'un pari est sa transformation de l'incertain en action : il permet de sortir de l'indécidable⁹. Le pari forge une opinion, certes, à défaut d'une opinion en « connaissance de cause ». L'étude de sa *validité*

⁵ J. DELUMEAU, *La peur en Occident : du XIV^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1978.

⁶ J. ATTALI cité dans le *Nouvel Observateur*, n° 2235, « La Guerre des Belges », 6 au 12 septembre 2007, p.44.

⁷ C'est dans un glissement métonymique admis que le fragment 418 des *Pensées* - « *Infini-Rien* » - devint le *Pari de PASCAL*. BLAISE PASCAL (1623-1662) est cet apologiste mathématicien du XVII^e siècle à l'origine du Calcul des Probabilités : ses fondements sont « ludiques » puisqu'ils partent d'une interrogation sur les jeux de hasard. Le XVII^e siècle est celui de la transformation de la raison occidentale : c'est aussi l'époque de J. KEPLER (1571-1630), de G. GALILEE (1564-1642), de R. DESCARTES (1596-1650), où va naître une certaine manière de penser, de raisonner - de calculer aussi - à laquelle PASCAL ne sera pas étranger. Avec LUCRECE, NIETZSCHE et MONTAIGNE, PASCAL fait partie des philosophes tragiques qui acceptent la notion de hasard.

⁸ J. LACAN, *Séminaire XII*, p. 84.

⁹ Il y a « pari » chaque fois qu'une décision doit être prise sans qu'on ne possède les informations suffisantes pour la prendre en toute sécurité. C'est une décision telle qu'on ne puisse s'y soustraire et qui amène des conséquences nettes de gain ou de perte. Illustration : les innovations financières dont la logique est celle de contourner les systèmes de régulation financière mis en place par les Etats et d'y trouver une faille en prenant des risques inconsidérés pour l'invention de leurs produits dérivés relèvent du pari avec leurs conséquences nettes de perte ou de gain dans le contexte de la mondialisation où, de toute évidence, de par l'énorme complexité, les informations manquent toujours pour qu'une décision puisse être prise en toute sécurité. Voir exemple dans *Le Monde*...

logique¹⁰ révèle le *pari de Pascal* comme une première demande d'aide à la décision dans un contexte d'incertitude ; il introduit un raisonnement tout à fait nouveau sur la question de la décision, question centrale dans la logique de précaution. Ce Pari est l'œuvre de B. PASCAL, mathématicien et géomètre de génie du XVII^e siècle: il inaugure un raisonnement probabiliste avec ses concepts nouveaux de *probabilité* (« les hasards »), *d'espérance mathématique* (« la règle des partis ») et d'*utilité*, chère aux économistes : aujourd'hui, la probabilité, et ce qu'elle emmène dans son sillage, se sont instillés dans tous les domaines de la vie, de la sphère publique à la sphère privée, non sans en brouiller définitivement la frontière¹¹. C'est une façon de penser et de raisonner très particulière et très actuelle.

- Le Pari pascalien est aussi l'œuvre d'un apologiste, janséniste de Port-Royal : il y est question de Dieu, plus encore d'une *union paradoxale du pari et de la question de Dieu* : y aurait-il de l'incongruité, jusque dans le paradigme de précaution, à allier le pari en tant qu'il révèle une situation de risque maximal au recours avéré à la religion ou plutôt au « religieux », sorte de version édulcorée de la religion, délestée de sa pesanteur institutionnelle ? Ce « religieux » est un opérateur de transformation de tout ce qui arrive en une expérience sensible subjective, avec son effet de thérapisation. C'est une transcendance, un lieu de l'expérience de ce qui est radicalement autre, supérieur et extérieur au monde. C'est à son extraordinaire promotion que l'on doit l'individualisme démocratique qui relève moins de la jouissance des affaires privées dont parlait B. CONSTANT que d'un repli sécuritaire. Au bout du compte, parier et croire sont deux termes parfaitement synonymes puisque dans l'action de parier, il y a l'effet de réassurance que procure aussi la croyance.
- Le troisième argument est celui de *la figure du précautionneux comme mélancolique*, de cette mélancolie pascalienne d'une lumineuse obscurité qu'évoque déjà le titre du fragment 418 des *Pensées – Infini, Rien* – qui, dans un glissement métonymique admis, est devenu le fameux Pari de PASCAL. Dans son illusion d'un savoir absolu, le mélancolique comme le précautionneux « a un projet intellectuel unificateur de la compréhension du monde et de sa maîtrise par la technique [...] - [...] la mélancolie fonde en Occident le développement de la science - : [mais] en retour, en réflexe, il a en même temps cette disposition d'esprit qui désespère de saisir la totalité intelligible du monde »¹². Dans sa grande lucidité, le précautionneux comme le serait le mélancolique est l'idolâtre de ce rêve qu'il sait pourtant impossible. Cet entredeux¹³ est emblématique du précautionnisme et le doute que le précautionneux exerce activement révèle sa suspicion systématique par rapport à tout ce qui serait « bon » pour lui.

La validité logique du pari de Pascal

¹⁰ *Validité* au sens logique du terme, c'est-à-dire quand la conclusion découle des prémisses, et non au sens contemporain de persuasif ou d'opportun.

¹¹ Au printemps 2007, le gouvernement espagnol sort une loi selon laquelle les agences de publicité ne pourront désormais plus engager de jeunes filles à l'IMC inférieur à un certain seuil afin d'enrayer leurs tendances anorexiques. ????

¹² J. CLAIR, « La Mélancolie du savoir » dans *Mélancolie : génie et folie en Occident*, sous la direction de J. CLAIR, Paris, Gallimard, 2005, p. 205-206.

¹³ Position d'*entredeux* par rapport à la science : savoir absolu d'un côté et méfiance à l'endroit de la science et de ses « progrès » de l'autre. Autres positions d'*entredeux* : la mesure d'un côté et la croyance de l'autre, i.e. le recours au quantitatif, au rationnel, au quantifiable d'un côté et le recours au « religieux » de l'autre, concepts de probabilité (union paradoxale de la rationalité et de la contingence) et de l'espérance mathématique (comparer des choses certaines avec des choses incertaines);

L'univers pascalien comme celui le monde du précautionneux sont très aléatoires et l'indécidable y règne en maître : le recours à l'outil mathématique pour mesurer et comparer la certitude avec l'incertitude relève d'une tentative de *domestication du hasard*. Dans les deux univers, on retrouve, au fond, le même refus du hasard dans son absolutisme ; pour PASCAL, comme pour le précautionneux, le hasard constitue aussi la seule vraie nature des choses. Les trois arguments logiquement valides du Pari¹⁴ ont chacun la forme d'un argument du type de ceux soigneusement répertoriés et caractérisés par la Théorie de la Décision que nous connaissons : ce sont les règles de la dominance, de l'espérance et de l'espérance dominante. Quelle que soit la règle, PASCAL nous dit d'agir de telle sorte que l'on croie en Dieu car l'« utilité¹⁵ » de l'acte de croire, pour employer la terminologie de la Théorie de la Décision, est supérieure à celle de ne pas croire.

Je ne rentrerai pas dans les détails de ces règles de dominance, d'espérance et d'espérance dominante ; je me contenterai de souligner le changement de paradigme et les nouveaux concepts - probabilité et espérance mathématique - introduits par ce Pari pascalien et qui fondent des schèmes de pensée très actuels qui participent de cette logique de précaution.

Le Pari de PASCAL introduit un *changement de paradigme* en réponse au constat de l'infirmité de la raison ; même constat pour PASCAL à la Renaissance et pour le précautionneux que la science intéresse désormais plus pour les doutes qu'elle instille que pour ses progrès. Ce Pari consiste à dire que lorsqu'on a perdu espoir d'accéder à une connaissance et qu'il faut néanmoins agir, on doit agir dans son seul intérêt¹⁶ : la substance de ce Pari réside donc dans le passage du savoir à l'intérêt, du rationnel au raisonnable¹⁷. Un glissement qui consiste à fonder en raison, ce renoncement même de la raison. En ce sens déjà, ce premier Pari est une ruse de la raison.

Le Pari mathématique introduit formellement la *règle des partis*¹⁸ dont le concept de l'espérance mathématique¹⁹ d'aujourd'hui est l'héritier et, évidemment, la *probabilité*. Si je vous parle de probabilité et d'espérance mathématique, concepts clé du précautionnisme, c'est qu'ils se sont transformés « en principe abstrait, presque philosophique [*car ils*] désigne[nt] une position générale sur les actions des hommes²⁰ ». Ces concepts symbolisent « l'entre-deux » et la tension qu'il génère dans lesquels sont pris PASCAL comme le précautionneux.

¹⁴ Il y a deux paris dans le fragment 418 des *Pensées* : un Pari existentiel (cf H. GOUHIER, *Blaise Pascal. Commentaires*, Paris, Vrin, 1971p.252) et un Pari mathématique où PASCAL, le géomètre, rentre en scène et qui, d'une certaine façon, revisite le premier : deux paris, deux temps dans l'argumentation de PASCAL où apparaissent les trois formes argumentatives logiquement valides énoncées ci-dessus.

¹⁵ L'*utilité d'une action*, bien connue des économistes, est son *évaluation* en jugement de valeur (ou en valeur monétaire) : au niveau d'utilité d'une action est associé un niveau de satisfaction qui permettra, comparé aux autres, de hiérarchiser des préférences.

¹⁶ Et l'intérêt de l'homme est clair dans la mesure où il est sommé de choisir entre Dieu et le néant.

¹⁷ C'est exactement ce que se propose de faire la statistique, dans son alliance indéfectible avec le calcul des probabilités : être forte sur le plan de l'action et de la décision mais ne rien dire du pourquoi ou du comment. C'est offrir la possibilité d'agir assez efficacement sur la réalité sans rien connaître de cette réalité.

¹⁸ L. THIROUIN, *op. cit.*, p.112. « Parti », participe passé de *partir*, dans son sens vieilli de *partager* (« avoir maille à partir »), de *diviser* en mathématique du XVI^e siècle.

¹⁹ L'*Espérance Mathématique*, symbolisée par la lettre *E*, est un concept clé du Calcul des Probabilités et de la Statistique Mathématique : elle consiste en une généralisation du concept de moyenne, intégrant des probabilités en guise de pondération. Soit $g : \mathcal{R} \rightarrow \mathcal{R}$ et X , une variable aléatoire discrète telle $X \sim f_X(x) : E(g(x)) = \sum g(x) f_X(x)$. Dans le cas continu, on aura recours au calcul intégral : $E(g(x)) = \int g(x) f_X(x) dx$.

²⁰ L. THIROUIN, *op. cit.*, p. 135.

La *règle des partis* est une règle de décision qui enseigne comment il faut agir dans le doute quand on est incapable de le lever. Dans un langage formel, cette règle va évacuer le problème de ce qui va *réellement* se produire en évaluant, comparant et égalant deux types de données apparemment hétérogènes et incompatibles par leurs degrés de certitude différents : l'incertitude du gain avec la certitude de la mise, « hasards » et possessions dans la langue de la Renaissance²¹. Désormais on pensera un événement futur en fonction de son degré de vraisemblance et non plus uniquement en ne tenant compte que de l'importance intrinsèque de l'événement.

La *probabilité*²² est le dernier refuge du savoir dans son union paradoxale de la rationalité et de la contingence. C'est une ruse de la raison confrontée à son infirmité devant le constat de l'ignorance fondamentale ; c'est une ruse de la raison par la raison pure, sans pour autant tenter de combler cette ignorance. Le concept de probabilité correspond à la convergence de deux notions hétérogènes ; l'une, épistémique, concerne la *croissance*, la *crédibilité*, la *confiance* de la survenance d'événements (qui donnera lieu à des interprétations subjectives et intersubjectives des probabilités) et l'autre, statistique, plus phénoménologique, concerne les *fréquences* d'événements type, leur *tendance*, leur *propension* à se réaliser. Elle a en même temps à voir avec l'opinion, l'envers des choses certaines, et avec un calcul objectif. Le concept de probabilité tient sa spécificité de cette dualité et de la tension récurrente qui en résulte.

Sauf qu'au lieu de relever le défi de continuer à penser à travers cette contradiction interne comme le voulait PASCAL, le versant rationnel du concept de probabilité et son versant de la contingence se dissocient sous le paradigme de précaution : le précautionneux finit par ne plus *croire* qu'en ce qui est le plus *fréquent*, le plus vraisemblable, le plus probable sur base de son évaluation. Il fait de la probabilité une affaire objective relative à la fréquence d'apparition de phénomènes aléatoires. Là où la contingence est battue en brèche, on assiste à une inflation méthodologique, corrélat du dogme d'une unité méthodologique de la science, au retour en force d'un positivisme²³ disqualifiant toute spéculation qui ne serait pas réductible à un raisonnement formalisable, en particulier dans les sciences sociales et humaines, et à l'invasion de l'évaluation quantitative.

²¹ Le moment du parti est le moment précis où l'équilibre est réalisé ; le parti est donc un partage parfaitement juste. Dans la *Logique de Port Royal*, PASCAL prend cet exemple simple pour expliquer la règle des partis : soit un jeu de 10 joueurs où chacun mise un écu. Un seul des joueurs gagnera le tout, les 9 autres perdront leur mise d'un écu. Ne comparer que la perte d'un seul écu au gain des 9 écus reviendrait à dire que chacun a intérêt à jouer. Il faut donc aussi tenir compte du fait qu'il y a 9 fois plus de chance de perdre l'écu misé que d'en gagner 9. Il y a donc deux valeurs d'attente : la première, 9 écus x 1/10 (ce que l'on peut gagner x probabilité de gagner) et, la seconde, 1 écu x 9/10 (ce que l'on peut perdre x probabilité de perdre). La somme de ces deux valeurs d'attente correspond à l'*espérance mathématique*.

²² I. HACKING, l'« archéologue » des probabilités, nous apprend que l'idée du probable s'enracine dans la conviction qu'il existe, à côté du domaine de la science noble - de ce qui est démontrable par des causes ou des raisons certaines - un règne de l'*opinio* où ces causes ou raisons font défaut ; le résultat des raisonnements ou des arguments relèvent dès lors d'autre chose que de la certitude.

²³ I. HACKING, *Concevoir et expérimenter : thèmes introductifs à la philosophie de sciences expérimentales*, Paris, Christian Bourgeois Editeur, 1989, p. 84-85. Dans ce cadre, la critique du positivisme rejoint la critique allemande et française qui « révèle une obsession pour les sciences exactes et le refus de toute voie alternative pour comprendre les sciences humaines et sociales ». Cette critique dénonce aussi « le dogme d'une unité méthodologique de la science » selon lequel les sciences sociales et humaines ne relèveraient pas d'une technique particulière qui différerait de celle qui prévaut dans les sciences de la nature. Aujourd'hui, le mot « positivisme » désigne une série d'idées anti-métaphysiques : pas de causes premières ou finales, priorité accordée à l'observation, pas d'explication profonde du « pourquoi », pas de réalisme scientifique des entités théoriques.

Dans le contexte de peur qui l'invite à prendre en considération l'hypothèse du pire et dans celui de l'indécidabilité soutenue par son exercice actif du doute, le précautionneux n'aurait-il pas recours au quantitatif, au chiffre, au mesurable, à l'évaluable, au plus vraisemblable en suppléance d'un principe de « véridiction » dans l'illusion d'un grand Autre consistant et qui évidemment fait défaut ? Une vérité vraie, une ultime réponse, celle du dernier mot, comme un décret de certitude, alors que l'insupportable du réel fait retour – c'est le Retour du Malin Génie – et qu'en même temps apparaît l'idéal d'un sujet qui n'en pâtirait plus ... A force de le risque, il fait « retour dans le réel²⁴ » comme une irruption dans le champ de la réalité, comme une image totalement étrangère. « Notre figure du destin, [...] est un destin à figure humaine ; notre figure du tragique appartient au monde de la technologie²⁵ »

Le pari, la religion : une union paradoxale ?

Pour beaucoup, il y avait de l'incongruité à allier le pari à la question de Dieu. En 1927, S. FREUD²⁶ pensait que la religion n'avait que l'avenir d'une illusion : en 1984, J. LACAN²⁷ prophétisait le « Triomphe de la religion ». Pourtant, dès 1928, S. FREUD parle déjà du « défi du religieux, de l'expérience religieuse »²⁸ qui n'a rien à voir avec le cérémonial obsessionnel du rite compulsif par lequel il décrivait la religion mais plutôt avec un témoignage d'une expérience subjective, vécue du côté de l'émotion, « privatisée au niveau du sujet »²⁹.

Avec ce retournement, l'incongruité apparente cède le pas à une alliance indéfectible entre ce qui génère un risque maximal de l'ordre d'un pari et le « religieux », version allégée de la religion qui « [...] devient de plus en plus un objet flottant, dépourvu de tout ancrage social dans une tradition et dans une institution³⁰ ». Le discours religieux apparaît comme une réponse salvatrice dans cette fiction de précaution où la peur du futur, mobilisée et valorisée, est le moteur du savoir : le religieux répond au réel, à ce qui ne va pas, à « ce qui cloche³¹ », à l'inassimilable.

Il y répond par le sens mais le sens comme narcotique, comme « opium du peuple ». Cette production de sens en réponse aux dysfonctionnements de la science, elle-même productrice de sens, fait désormais du religieux et de la croyance qui le porte, un opérateur de bien-être ; par le religieux, il y a un « effet de thérapisation³² », sa valeur de vérité s'en trouvant, par là même, détrônée.

La science devient alors un allié de la religion sous cette forme édulcorée, bien plus que le vecteur de son extinction. La puissance de la religion vient de ce qu'aujourd'hui la science inquiète plus qu'elle ne pacifie ; à tout bouleversement, à tout dysfonctionnement de la science, le religieux, avec son extraordinaire faculté d'entretenir le flou, se propose de donner

²⁴ R. CHEMAMA et B. VANDERMERSCH, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, Larousse, 2003.

Le *réel* est à prendre ici dans l'acception que « ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, réapparaît dans le réel ; afin que le réel ne se manifeste plus de manière intrusive dans l'existence d'un sujet, il est nécessaire qu'il soit tenu en lisière par le symbolique »

²⁵ F. EWALD, *Leçons sur Le Principe de Précaution*, Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, mars 2005.

²⁶ S. FREUD, *L'Avenir d'une Illusion*, (1927), Paris, PUF, collection Psychanalyse, 1971.

²⁷ J. LACAN, « Le Triomphe de la Religion », (1974), dans *Le Triomphe de la religion* précédé du *Discours aux Catholiques*, Paris, Seuil, 2005.

²⁸ ID., p.8.

²⁹ J-A MILLER., *op. cit.*, p.9.

³⁰ CL. GEERTZ, « La religion, sujet d'avenir », *Le Monde*, 5 mai 2006, p.20.

³¹ J. LACAN, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre XI*, (1964), Paris, Ed. du Seuil, 1973, p.24.

³² J-A. MILLER, *op. cit.*, p.10. L'auteur fait référence au *Courrier International* de mars 2003 sur « Santé et Spiritualité » qui annonce, sur base de 1200 études américaines que l'espérance de vie se prolonge de 29% à avoir la foi et pratiquer une religion.

un sens à la faille du savoir. Le religieux triomphe parce que la science doit « confesser » que le grand Autre de la science, lieu (attendu) de la vérité, n'existe pas et qu'elle est dépendante à l'endroit de l'action; qu'il y a de l'insupportable inconsistance sous les espèces de l'arbitraire à ses fondements mêmes, puisqu'il n'est aucun savoir « qui ne s'enlève sur fonds d'ignorance³³ ».

La croyance³⁴ associée au religieux a une fonction de réassurance ; bien sûr, il ne s'agit pas aujourd'hui, avec le religieux confiné à l'expérience subjective dans la sphère du privé, d'une croyance et d'idéaux religieux partagés sur lesquels elle s'appuierait et qui ferait lien social ou, du moins, le resserrerait. Ce n'est plus qu'une expérience subjective privatisée au niveau du sujet.

Et si le recours au pari témoigne de façon extrême d'une impasse et de la dépendance de la science à l'endroit de l'action, il est par là même le corrélat du triomphe du religieux dans sa nouvelle alliance avec la science en défaillance parce que parier et croire sont, au bout du compte, deux termes parfaitement synonymes³⁵ ; en dernier recours, on retrouve ainsi, dans l'action de parier, l'effet de réassurance que procure aussi la croyance. C'est un acte de foi que celui du pari ; « tout acte qui mérite ce nom, n'est-il pas un acte de foi ? » s'est parfois exclamé J. LACAN³⁶. *Comment s'étonner que dans l'univers du précautionneux où la peur est le moteur du savoir, d'un savoir producteur de sens, un exercice intellectuel dont on lui reconnaît une valeur heuristique (cf H. JONAS), un acte réflexif qui produit des énoncés en même temps que les doutes sur ces mêmes énoncés, un jeu même - celui qui consiste à ce faire peur³⁷ – le discours religieux n'apparaissent comme une réponse salvatrice et jouissive ? Une réponse salvatrice car le plan divin, par sa production de sens, inscrit alors une nécessité dans la condition humaine qui dissipe cette incertitude. Une réponse jouissive car c'est avant tout une réponse qui permet d'échapper à la rencontre avec l'Autre, d'échapper à ce trou de savoir si angoissant. L'Infini que PASCAL associe au Rien dans son fragment 418 des *Pensées*, questionne l'infinitude de cette jouissance. Dieu est donc *Janus faced*, avec une face logique, signifiante parce qu'il est fondé dans le fait de la parole et d'une foi dans le langage, comme nous venons de le voir, et une autre face accrochée à la jouissance³⁸, « d'une jouissance qui excède toute mesure et qui, comme telle, introduit l'infini³⁹ ».*

Le métier de la religion se pose comme savoir sur la jouissance – sur cette jouissance infinie, sur ces « restes » de jouissance, de cette jouissance perdue dont le sujet jouit – et de ce fait, non seulement s'arrange très bien avec les transgressions, « mais les souhaite car elles la confortent⁴⁰ ». Au bout du compte, Dieu est inéliminable car, comme le dit CH. BAUDELAIRE, « Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait pas besoin d'exister ».

³³ J. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse, Le Séminaire, Livre VII*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p.202.

³⁴ Cela nous mène du côté de la croyance qui se distingue de l'illusion, côté déni, en ceci ; la croyance, « c'est toujours le semblant en acte ». Le semblant constitue bien la dimension de ce qui apparaît mais comme tel, cette dimension n'a pas à être disqualifiée ; le semblant n'est pas un faux-semblant, une ruse ou un prétexte mensonger. « Le semblant qui se donne pour ce qu'il est, est la fonction première de la vérité ». Il n'est donc pas sans lien avec la vérité, sans toutefois avoir la prétention de l'être ; dans cette dimension d'apparaître du semblant, il y a un soupçon d'être...

³⁵ A titre illustratif, l'injonction « Tu paries ? » c'est demander s'il est suffisamment convaincu de ce qu'il dit pour parier. Sinon, c'est qu'il parlait pour ne rien dire.

³⁶ J. LACAN, « Le Triomphe de la Religion » (1974) dans *Le Triomphe de la religion précédé du Discours aux Catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p.95.

³⁷ On retrouve là toute l'ambivalence de la jouissance au sens lacanien du terme qui allie dans un apparent paradoxe la souffrance (ici celle de la peur) et sa propre complaisance.

³⁸ ID., p.11-12. C'est la face de « Dieu de l'objet « a », [...] essence naturelle de Dieu à partir de la jouissance féminine [...] c'est la jouissance supplémentaire.

³⁹ ID., p.12.

⁴⁰ A. LESERRE, « Religion et Nom-du-Père ; la réalité religieuse et le réel du Nom-du-Père » dans *Scilicet*, Congrès de Rome, CD-rom, juillet 2006.

La figure du précautionneux est mélancolique⁴¹.

P. PINEL⁴² est un des premiers grands psychiatres français : il écrivait sur la mélancolie de PASCAL à partir de sa nouvelle *Nosographie philosophique*. La mélancolie de PASCAL, en tant que telle, m'importe peu ; sa pensée novatrice, mathématique, dans son aptitude toute mélancolique à la pratique des mathématiques, offre une tournure d'esprit toujours actuelle. C'est à travers cette nouvelle façon de penser qu'inaugure PASCAL qu'il s'agit d'interroger le type d'homme qui se construit sous le paradigme de précaution. La mélancolie pascalienne dans le rapport à l'Autre qu'elle institue, nous enseigne-t-elle sur le rapport à l'Autre du précautionneux d'aujourd'hui ?

La mélancolie est une éclatante noirceur ; sa lucidité qui la soutient de bout en bout est sa blessure dont R. CHAR dira qu'elle est la plus proche du soleil. Dès les prémices du langage, le mélancolique a placé la vérité « dans les articulations de l'analyse conceptuelle⁴³ ». De la vérité, avec la liberté et ????, J. LACAN⁴⁴ dira qu'elle est un des ingrédients de la folie. La mélancolie est un exil conscient de la réalité d'existence : elle est ce clivage entre ce qui existe dans la réalité et la pensée conceptuelle qui veut pourtant la représenter au plus près, s'en saisir, la toucher presque alors que, toujours, elle lui échappe et se dérobe.

Le précautionneux comme le mélancolique est l'enfant puîné de la science, dégrisé du progrès. Il est aussi éclairé que sombre devant l'avenir. Il s'en remet à une illusion de maîtrise des actes que l'intellect se propose et qui le prive du plus intime, du plus intérieur de ce qu'il est. Le précautionneux est du côté de l'intellect où foisonnent les concepts hérités de la science, fût-elle en défaillance. Mais en même temps qu'advient ce malheur en héritage du concept, l'intellect contient aussi cette promesse : celle que nous sommes davantage que « l'ordinaire nature » et qu' « au moins à l'état de germe, l'illimité du divin est dans la personne⁴⁵ ». Il est un « en plus » qui s'est ajouté au monde de la nature qui en fait le faire-valoir du précautionneux.

L'exposition, « Mélancolie : génie et folie en Occident » organisée par J. Clair, au Grand Palais à Paris, l'hiver 2005-2006, présentait des tableaux de J. BREUGHEL à A. DÜRER en passant par L. DE VINCI, où se mélangeait le savoir mathématique, l'*ars geometriae*, et l'humeur mélancolique : compas, astrolabes, globes et autres instruments de mesure et d'arpentage y symbolisent le projet intellectuel unificateur de la compréhension du monde qui devait permettre de « maîtriser la réalité grâce à sa pénétration « rationnelle » des lois naturelles [...] La mélancolie fonde en Occident le développement de la science et finalement

⁴¹ Dire que la « figure » du précautionneux est mélancolique, n'est pas dire pour autant que tout précautionneux, expert ou autre, est un mélancolique.

⁴² P. PINEL (1745-1826) à propos de B. PASCAL dans Y. HERSANT, *Mélancolies*, Paris, Ed. R. Laffont, 2005, p.710-711. P. PINEL est connu pour avoir, dès le début du XVIII^e siècle, littéralement libéré les fous de leurs chaînes, après la révolution française. A l'origine, on trouve ce texte de P. PINEL dans « Mélancolie » ((Médecines cliniques), *Encyclopédie méthodique (médecine)*, sous la direction d'une Société de médecins, Paris, veuve Agasse, 1816. Ce texte est intégralement repris, avec une orthographe modernisée dans le volume *Mélancolies*, de Yves Hersant, cité ci-dessus. L'observation sur Pascal est la « Troisième observation » présentée par P. PINEL.

⁴³ Y. BONNEFOY, « La mélancolie, la folie, le génie – la poésie », dans J. CLAIR (dir.), *Mélancolie : génie et folie en Occident*, Paris, Gallimard, 2005, p.14.

⁴⁴ J. LACAN, Causalité psychique, ????

⁴⁵ Y. BONNEFOY, *op. cit.*, p. 20.

la domination du monde par la technique - elle est aussi en retour, en réflexe, cette disposition d'esprit qui désespère de saisir la totalité intelligible du monde »⁴⁶ ; une ambivalence aussi pascalienne que précautionneuse.

Le concept, c'est la perte de l'intimité avec la finitude qui est pourtant la seule réalité qui fût : « limites du corps, étroitesse des situations et des choix, fatalité de la mort⁴⁷ » si obsédantes pour PASCAL. La finitude est ce *hic et nunc* que le mélancolique refuse, lui qui, du point d'infini où il se regarde, n'est rien. En même temps que nous constatons cette finitude, nous en excluons notre esprit ; nous concevons une pensée sans limite, sorte de levée mentale des contradictions qui engoncent nos jugements et nos intuitions. Le jeu chez PASCAL est précisément une tentative de mettre de la finitude (par sa fin) dans l'infinitude de sa pensée⁴⁸.

Dans son refus du *hic et nunc*, PASCAL « ne voit que des infinités de toutes parts, qui l'enferment comme un atome ». Ainsi en est-il du précautionneux, confronté au problème de la « dilatation du temps⁴⁹ », privé de la proximité de la cause et de l'effet ; comme pour PASCAL, la raison doit penser le présent à partir du futur. L'homme de la logique de précaution est définitivement et délibérément tourné vers un futur qui l'inquiète, loin de l'éprouvé de l'instant que lui procurerait le (plaisir du) *hic et nunc* : dans un exercice actif du doute – du doute mélancolique⁵⁰ de l'entredeux –, il devrait sans cesse assurer, aujourd'hui, la maîtrise d'un pire à venir. A ne penser qu'à la révolution digitale⁵¹ qu'est la nôtre, où les concepts de temps et d'espace sont très sérieusement bouleversés, le *hic et nunc* de la finitude y a-t-il encore le moindre sens ?

Le « Croix ou Pile » du Pari de PASCAL n'est pas sans rappeler ses interrogations sur les jeux de hasard qui expliquent les fondements « ludiques » du Calcul des Probabilités dont il fut le père. C'est par cet archétype de l'expérience aléatoire que PASCAL assigne une chance sur deux à l'existence de Dieu dans son Pari – ahurissante prémisse que de considérer qu'il y a une chance sur deux, comme au jeu de pile ou face, que Dieu existe ! J. Lacan l'interprète comme « une forme singulière du Nom-du-Père⁵² » comme barrage à l'infinitude de cette jouissance par la finitude du plaisir. C'est le hasard lui-même, dans sa plus simple expression, qui pourrait permettre à PASCAL de s'arracher au néant de son *Infini-Rien* pour le faire *ex-ister*. Parier pour sortir de l'inhibition où le précautionneux est tapi, c'est faire jouer ce *Croix ou Pile*, c'est conférer au hasard lui-même cette fonction symbolique du Nom-du-Père qui impulse le mouvement qu'impose la décision.

⁴⁶ J. CLAIR, « La Mélancolie du savoir » dans *Mélancolie : génie et folie en Occident*, sous la direction de J. CLAIR, Paris, Gallimard, 2005, p. 205-206.

⁴⁷ ID., p. 20.

⁴⁸ Le jeu que PASCAL prend comme modèle réduit de la société et qu'il conjugue en solitaire dans son Pari, a la capacité d'appréhender simultanément des vérités contradictoires. Le jeu chez PASCAL n'est pas une métaphore de l'existence humaine ; c'est un « prisme » qui rend solidaires des réalités qui semblent incompatibles. Le jeu introduit donc, en même temps, cette promesse d'une pensée sans limite et cette finitude puisqu'il ne prend pleinement son sens que par sa fin. C'est une tentative de mettre de la finitude dans l'infinitude.

⁴⁹ F. EWALD, « Le retour du Malin Génie », p. 115.

⁵⁰ Le doute mélancolique de l'entre-deux n'est pas le doute obsessionnel, « solution » à un impossible désir ; il impose la suspicion au mélancolique sur tout ce qui serait du côté du « bon » pour lui. Au bout du compte, cette transformation systématique du « bon » en suspect appartient au monde de la certitude bien plus qu'à celui du doute.

⁵¹ De plus, dans le contexte de la révolution digitale, comme la nomme J-CL. GUILLEBAUD, de cette période « axiale » (au sens de K. JASPERS) de basculement anthropologique, il est partout et nulle part en même temps, à toute heure en même temps des points de la planète, sur le 6^{ème} étrange continent de la Toile où les concepts de temps et d'espace sont très sérieusement bouleversés : le *hic et nunc* de la finitude y a-t-il encore le moindre sens ? Cf. J-CL. GUILLEBAUD, *L'irréductible humanité de l'homme est-elle menacée ?*, Conférence de la rentrée académique de l'Ecole des Sciences Philosophiques et Religieuses, Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis, septembre 2006.

⁵² J. LACAN, *Séminaire XVI*, p.125.

Que dire de ces formes de jouissance contemporaines de l'univers précautionneux qui se conjuguent sur un mode qui « ne cesse pas de faire énigme » que l'on retrouve dans la plainte « dépressive » – mélancolique – dont parle A. EHRENBURG comme fait de société dans son livre sur *La fatigue d'être soi*⁵³. L'identification à l'objet perdu avec lequel il tombe enferme le « dépressif » dans une plainte incessante, sans ponctuation aucune, comme un Nouveau Roman à la M. BUTOR ou à la N. SARRAUTE, des années soixante

Dans *Deuil et Mélancolie*⁵⁴, S. FREUD nous présente le mélancolique comme un endeuillé. « Il n'y a d'angoisse que de vie », nous dit-on : « une angoisse devant une vie désirante [...]. Le désir expose, le désir va avec une insuffisance des moyens de défense, le désir comporte l'angoisse⁵⁵ ». Et le « mélancolique » d'être cet endeuillé « livré [...] à une vie pleine de dangers, pleine d'une essence démoniaque⁵⁶ », cet Hamlet dont l'âme s'est laissée surprendre par le *ghost* qu'il ne (re)connaît pas, le fantôme, le spectre persécuteur, convoqué dans cette paranoïa où l'imaginaire règne en maître, « condition préalable⁵⁷ » que J. LACAN glisse sous *Deuil et mélancolie*.

:

La perte de l'objet est ce qui structure tout sujet : le mélancolique endeuillé ne s'en console jamais. De cet exil énigmatique au-delà de cette « mystérieuse frontière » qu'est l'horizon conceptuel qui « fait écran devant le fait brut de l'existence⁵⁸ », naissent les peurs soumises aux explications insensées de nos angoisses prostrées entre désir et jouissance, et de nos fantasmes. C'est alors le cortège des croyances, chaînes de concepts d'un miroir aux alouettes, entremêlés cependant de concepts plus cohérents. Le précautionneux a oublié ce qu'Hölderling exprimait si bien : « Dieu créa l'homme comme la mer créa la terre : en se retirant »

PASCAL est un joueur, même si à l'heure où il écrit ses *Pensées*, il fréquente désormais plus les Jansénistes de Port Royal que les salles de jeu de sa jeunesse : le modèle du jeu est un modèle réduit de la société. Le joueur⁵⁹ lacanien a ceci de mélancolique qu'il tente de faire exister l'Autre comme réponse au néant où il est plongé de ne pas exister lui-même, comme réponse à l'Autre qui n'existe pas, somme toute, en faisant appel à la Providence, sa bonne étoile de joueur.

⁵³ A. EHRENBURG, *La fatigue d'être soi*, Paris, Poches Odile Jacob, 1998.

⁵⁴ S. FREUD, « Deuil et mélancolie » (1917), dans *Métopsychoanalyse* (traduit de l'allemand par J. LAPLANCHE et J-B. PONTALIS), Paris, Gallimard, 1986.

⁵⁵ ID., p. 176.

⁵⁶ P. WESTHEIN, *La Calavera*, México, Fondo de Cultura Economica, 1992.

⁵⁷ J. ALLOUCH, *op. cit.*, p. 178.

⁵⁸ Y. BONNEFOY, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁹ Bien entendu, il ne s'agit pas d'assimiler PASCAL au joueur mélancolique pathologique. Jeu après jeu, le joueur pathologique fait l'épreuve du néant d'être « en brûlant tous ses vaisseaux », s'identifiant ainsi à la perte elle-même. Dans une incessante répétition, il est en quête de « la » martingale, cette figure du grand Autre qui lui ferait gagner le jeu mais qui n'existe pas. Il ne prend jamais acte de la perte ; il la dément. Quant à PASCAL, son Pari rend l'acte possible par la levée de l'indécision ; l'acte est le moment par excellence de la traversée de la division qui s'oppose ainsi à l'épreuve du néant.

